Byzance et ses voisins musulmans (Xe-XIe s.)

Les *basileis* de Constantinople ont suivi leurs prédécesseurs romains en s'efforçant de constituer au-delà du limes une série d'alliés, que ce soient des princes territoriaux ou des chefs de tribus plus mobiles, pour éviter qu'ils ne soient tentés d'envahir un Empire qui leur paraissait riche et même pour qu'ils forment une première ligne de défense qui permette de gagner du temps face à une invasion massive. Le meilleur moyen de se concilier ces princes et leur peuple était de partager les richesses, soit par le paiement d'un tribut, soit par la distribution de dignités qui avaient de plus l'avantage de donner une position aux bénéficiaires de ces honneurs et renforçaient leur prestige auprès de leur peuple. Cette politique reprise par les Byzantins s'appliquait à toutes les frontières de l'Empire, aussi bien à l'ouest qu'à l'Est ou au nord.

La diplomatie byzantine, un temps surprise par l'irruption des Arabes et la formation d'un puissant califat, établit assez vite des relations régulières avec les nouveaux venus, en dépit d'une irrémédiable différence religieuse. Elle s'est ensuite adaptée à l'évolution du monde musulman, lorsque son unité s'est brisée et a laissé place à des califats rivaux et à des émirats plus ou moins indépendants[1]. Pour se concilier les princes arabes, l'empereur utilisa donc les armes habituelles de la diplomatie byzantine, l'argent et les titres. La tradition de conférer des titres aux princes arabes remontait à l'époque protobyzantine. Nous avons conservé le sceau d'un phylarque ghassanide, Gabalas, dont le signataire mentionne sa haute dignité de patrice[2]. Cette bulle confirme l'attribution régulière de cette très haute dignité aux phylarques ghassanides depuis le VIe siècle[3]. Elle s'était estompée lorsque l'Empire était en plein désarroi et le califat triomphant à ses frontières, car il est impossible d'attirer dans l'orbite impériale des sujets d'un Etat qui lui était supérieur en richesses et par les perspectives de carrière qu'il offrait. Il n'y a que deux possibilités dans cette situation que les deux adversaires exploitent également se constituer à la cour même du souverain un réseau d'amitiés qui prend sa valeur notamment au moment des ambassades ou accueillir les généraux en révolte contre le pouvoir central. Tel fut le choix de l'empereur Théophile de recevoir le chef khorramite Naṣr avec ses hommes. Naṣr se convertit au christianisme sous le nom de Théophobe, épousa une sœur de l'empereur et fut honoré du patriciat[4].

Lorsque le califat abbaside se désagrégea, l'Empire byzantin perdit son adversaire principal qui jouxtait son territoire et il se créa à nouveau, comme du temps de l'opposition

---

1. Voir notamment BEIHAMMER A. (2004), 159-189.

2. SHAHÎD I. (2001), 369-377.

3. SHAHÎD I. (1959), 321-343.

4. Voir, entre autres, CHEYNET J-Cl. (1998), 39-50.

entre Byzance et l'Empire perse, une série d'Etats tampons peuplés en majorité de musulmans, mais souvent avec une part importante de population chrétienne. Dans un premier temps, furent concernés, comme à l'époque protobyzantine, surtout les princes du Caucase, arméniens et géorgiens, dont les Byzantins voulaient obtenir l'aide pour limiter l'influence des Arabes ou attirer dans l'orbite byzantine jusqu'à préparer l'annexion de leur territoire. En revanche, du côté de la frontière mésopotamienne et syrienne, l'Etat hamdanide se constitua sur le principe du *djihad* militaire contre l'Empire, se substituant aux dynasties irakiennes qui ne se sentaient plus vraiment concernées. Tant que dura la lutte avec Sayf al-Dawla, les Byzantins ne pouvaient espérer se concilier le souverain de cet Etat ou même influencer quelqu'un de son entourage. Quand les Byzantins l'eurent emporté et eurent réduit Alep à un Etat tributaire, ils n'eurent plus d'ennemis irréductibles à leur frontière même et leur diplomatie put déployer ses armes favorites, prestige et argent, car des émirs musulmans étaient prêts à s'allier au basileus pour combattre d'autres princes musulmans, notamment les nomades du désert, dont le nombre augmentant fortement, évitant aux Byzantins de lourdes charges financières pour défendre leur frontière. Ils établirent une nouvelle frontière incluant Antioche et la Syrie du Nord et ils visèrent à mettre en place des alliés face aux deux plus grandes puissances musulmanes du temps, les Fatimides et les Bouyides. Ces derniers rivalisèrent avec les Byzantins en offrant aux mêmes princes des robes d'honneur et des cadeaux somptueux.

Les souverains de Constantinople menèrent une politique similaire en Occident, en Sicile, face à l'émirat en place en Ifrikya, celui des Zirides, successeurs des Fatimides lorsque celui-ci connut de graves divisions internes.

De quelles sources disposons-nous ? Du côté grec, les sources narratives ne donnent que des informations très partielles, car, principalement écrites par des Constantinopolitains, elles se soucient assez peu de ce qui se passent hors des frontières de l'Empire, sauf lorsqu'une invasion importante rappelle aux habitants de la capitale la menace potentielle d'une attaque. Il est symptomatique que le chroniqueur résidant en territoire byzantin, à Antioche, Yaḥyā d'Antioche, rédigeant sa chronique en arabe, soit notre source la plus précieuse sur ces questions. Car son intérêt se porte sur les événements de Syrie et de l'Egypte fatimide. D'autres chroniques régionales, cette fois rédigées par des musulmans, tels Kamal ad-Dīn et al'Aẓīmī, donnent aussi des renseignements précis, preuve que l'octroi de ces titres importaient aux populations de la région.

Il faut aussi distinguer les notables arabes, souvent des chrétiens, qui vinrent s'établir dans l'Empire, attirés par la sécurité offerte par les armées byzantines, les hautes dignités et les charges d'autorité qui leur furent confiées, et les Arabes restés musulmans qui conservèrent leur indépendance. L'Arabe chrétien Kulayb relève de la première catégorie. Secrétaire chrétien de Ruqt'âch qui gouvernait Barzūyah et Ṣayūn, il livra à Jean Tzimiskès ces deux

places fortes, qui protégeaient les abords de Laodicée de Syrie[5] et vint s'établir en terre byzantine où il reçut la dignité de patrice, auquel le *basileus* ajouta la charge très fructueuse de *basilikos* d'Antioche, lui octroyant aussi un grand domaine. Ses deux fils reçurent des titres, mais le chroniqueur ne précise pas lesquels ; on les supposera inférieurs à celui de patrice, peut-être protospathaire. Kulayb et ses fils devinrent des agents de la byzantinisation de la province d'Antioche arrachée depuis assez peu au pouvoir des musulmans.

De même Abū l-Hayǧā , un hamdanide, s'était réfugié à la cour de Basile II, qui l'autorisa à reprendre Alep, mais il échoua et fut finalement autorisé par l'empereur à revenir à Constantinople. Il reçu des faveurs qui ne nous sont pas connues avec plus de précisions mais impliquaient sûrement le don d'une dignité avec sa *roga*[6]. Son adversaire, le maître d'Alep, Manṣūr ibn Lu'lu', finit par se réfugier à son tour, en janvier 1016, dans l'Empire où Basile II ordonna de le recevoir avec ses hommes, en lui donnant des terres et la dignité de magistre. Ses frères et ses fils furent aussi accueillis et reçurent de hautes dignités et de hautes charges[7]. C'était un atout dans la lutte contre les Fatimides, car Manṣūr pouvait reprendre son ancienne cité désormais gouvernée par un émir favorable au calife fatimide. En effet la politique de distribution des dignités byzantines sur la frontière orientale du sud-est est largement liée à la rivalité avec les Fatimides, du moins jusqu'à la moitié du XI[e] siècle. Dans les cas que nous venons d'évoquer, il s'agit de transfuges qui devinrent sujets de l'empereur byzantins, mais les *basileis* s'efforcèrent de rallier des chefs indépendants dont ils ne revendiquaient pas leur territoire, mais visaient à les utiliser comme des pions pour protéger la frontière de l'Empire contre des voisins puissants.

La Syrie était disputée entre les Fatimides et les Byzantins, mais après quelques décennies de tensions, l'antagonisme entre les deux grandes puissances s'atténua fortement, chacun reconnaissant à l'autre ses possessions, Antioche et sa région aux Byzantins, la Palestine et la région de Damas aux Fatimides, Alep et la Syrie du nord intérieure restant disputée. Cette pacification n'interdisait pas aux deux protagonistes de profiter des troubles du camp adverse.

Les Byzantins cherchaient à constituer un glacis au sud du duché d'Antioche et s'appuyèrent sur les tribus nomades que les Fatimides ne purent jamais soumettre durablement. L'un des chefs bédouins les plus fameux, quoique ses qualités de stratèges aient été médiocres, fut Ḥassān ibn al-Mufarriǧ ibn al-Ǧarrāḥ, connu à Byzance sous le nom de

---

5. *Yaḥyā d'Antioche* II, 369 ; cf. aussi, CANARD M. (1951), 843-844.

6. *Yaḥyā d'Antioche* III , 23-26. Ce personnage se serait faire un sceau portant au droit saint Théodore et au revers une légende en arabe. Il serait conservé au à Istanbul (FELIX W. (1981), 56, n. 40), mais je l'ai pas vu en cataloguant les sceaux du musée archéologique.

7. *Yaḥyā d'Antioche* II, 402-403 ; DÖLGER (2003), n° 801c ; son sceau personnel est conservé (MCGEER E. – J. NESBITT – OIKONOMIDES (2001), 44.1, lecture erronée corrigée par W. SEIBT dans son compte rendu de la *Byzantinische Zeitschrift* 96, (2003), 751 ; la solution « Mansour fils du grand Lu'lu' » proposée par W. Seibt est confirmée par une pièce parallèle, jadis publiée dans ROSTOVTSEW M. – M. PROU (1900), n° 921. Il n'est pas impossible que la famille ait fait souche, puisque nous avons conservé le sceau d'un Christophe Mansour (KOLTSIDA-MAKRÈ I. (1996), n° 427). Comme Manṣūr ibn Lu'lu' ne fut pas le seul de ce nom (Manṣūr) à servir l'Empire, cela reste une conjecture.

Pinzarach ou Apelzarach. Skylitzès rapporte que Ḥassān vint à Constantinople sous Romain III Argyre, empereur très actif sur la frontière syrienne et qui sut rattraper sa malheureuse campagne contre Alep. L'émir, reçu avec honneur, fut honoré de la dignité encore importante à cette date, celle de patrice, et qu'en 1031 son fils Allach ('Allāf) fut également reçu dans la capitale impériale et obtint également la dignité de patrice, son père retournant à son tour dans la capitale. Dans les deux cas, ces émirs furent conduits par les chefs militaires byzantins de la région, Théoctiste, stratège *autokratôr*, et Nicétas, duc d'Antioche. Ces deux généraux étaient sans doute les plus à même d'expliquer à l'empereur l'aide qu'on pouvait espérer des visiteurs[8]. Il semble qu'Hassan soit revenu une fois de trop à Constantinople espérant recevoir de nouveaux honneurs et de l'argent supplémentaire, car il fut assigné à résidence pendant deux ans avant de réussir à s'enfuir, heureux de sauver sa tête. Kékauménos, dans ses Conseils et récits, qui rapporte l'anecdote, recommande aux toparques, c'est-à-dire ici aux princes indépendants dont le territoire jouxte l'Empire, de ne pas user à l'excès des bienfaits du *basileus*[9].

L'empereur s'intéressait même à de modestes personnages comme Naṣr ibn Mušarraf, qui commandait quelques milliers d'âmes, à la frontière sud du duché d'Antioche. Ce dernier avait demandé l'autorisation au catépan d'Antioche, Michel Spondylès, de construire une forteresse pour défendre le territoire byzantin face à l'émirat de Tripoli[10]. Il obtint à cette occasion, probablement sans s'être rendu auprès de l'empereur, mais seulement à Antioche auprès du catépan, la dignité élevée de patrice, comme nous l'apprend son sceau qui nous est parvenu. Cette bulle porte au droit un buste de Georges, saint très populaire en Orient, et au revers une inscription rédigée en arabe donne le nom du signataire accompagné de sa dignité de patrice[11]. Bien entendu, l'iconographie de la bulle n'impliquait pas que Mušarraf fût devenu chrétien. En fait cet émir ne cherchait qu'à se rendre indépendant et il fut finalement battu et tué, son neveu rendant les dernières forteresses qu'il détenait[12]. Peut-être ce neveu fut-il récompensé de cette action et vint s'établir dans l'Empire, car des Mousaraphoi, le plus souvent des officiers, sont ensuite attestés dans les décennies suivantes[13].

Les rapports entre l'Empire et les Mirdassides furent très étroits. L'empereur Basile II laissa Ṣāliḥ ibn Mirdās, un adversaire des Fatimides s'emparer d'Alep en 1025. Nous ignorons si Ṣāliḥ avait obtenu une dignité de la part du grand empereur, mais son fils Naṣr se plaisait à rappeler que son père avait reçu des honneurs de la part de Basile II et de

---

[8]. *Ioannis Scylitzae Synopsis historiarum* (1973), 318 ; *Yaḥyā d'Antioche* III, 145 (année 1031).

[9]. LITAVRIN G. G. (1972), 302.

[10]. *Yaḥyā d'Antioche* III, 61-67 ; *Ioannis Scylitzae Synopsis historiarum* (1973), 379, 382-383.

[11]. CHEYNET J.-Cl. , C. MORRISSON, W. SEIBT (1991), n° 395.

[12]. *Ioannis Scylitzae Synopsis historiarum* (1973), 383.

[13]. Sur les Mousaraph, cf. Al.-K. WASSILIOU – W. SEIBT (2004), n° 270. Kosmas, le plus ancien, serait attesté un peu avant le milieu du XIe siècle, donc après la reddition du neveu de l'émir arabe.

Constantin VIII, ce qui suggère que Ṣāliḥ a bien porté un titre byzantin. Ses fils, Naṣr et Ṭimāl, après avoir été la cible d'une offensive malheureuse de Romain III Argyre en 1030 recherchèrent à gagner les bonnes grâces du souverain. Ils y parvinrent, car Naṣr fut publiquement proclamé, en présence de son envoyé et de ceux du calife fatimide, al-Ẓāhir, patrice *anthypatos* vestès[14]. Cette allégeance de Naṣr n'empêchait pas ce dernier de rechercher de bonnes relations avec le calife fatimide. Il aurait même reçu des encouragements dans ce sens de la part de l'empereur Michel IV[15]. Cela ne doit pas surprendre, car le *basileus*, occupé par des projets en Sicile, souhaitait que le front oriental soit calme et donc ne pas provoquer les Fatimides. Un pouvoir autonome, mais amical à Alep, constituait la solution la plus élégante. Cette double allégeance aux Byzantins et aux Fatimides annonce l'attitude des gouverneurs des provinces orientales de l'Empire envahies par les Grands Seldjoukides à la fin du XI[e] siècle. Ils purent se déclarer à la fois émirs et ducs.

Quelques années plus tard, lorsque Ṭimāl le mirdasside succéda à son frère Naṣr, tué en 1038 par Dizbarī, il fut promu, sans doute en 1042, par Théodora et Zoè, « magistre d'Alep ». Mais le plus étonnant c'est que toute sa famille fut aussi honorée : un cousin, Muqallad, fut promu « stratège », son fils, deux neveux et deux frères furent promus patrices. Même la veuve de Naṣr devint patricienne, sans doute patricienne à ceinture, puisque c'est un titre réservé aux femmes. En 1051/1052, Ṭimāl, qui continuait à payer le tribut à l'Empire fut encore promu à une dignité supérieure, sans doute celle de proèdre, son cousin devenant magistre. Une nouvelle ambassade de Ṭimāl se rendit auprès de Théodora, alors seule impératrice[16]. Si les Mirdassides avaient été des sujets de l'empereur, leurs dignités les auraient mis aux premiers rangs de la cour, devant la plupart des hauts fonctionnaires.

L'intérêt des Byzantins s'est aussi porté sur la Haute Mésopotamie, pas seulement celui de l'empereur, mais aussi de ceux qui lui contestèrent le pouvoir comme Bardas Sklèros qui put compter, lors de sa rébellion en 976, sur l'émir marwanide du Diyār Bakr[17].

Cependant, c'est sur un Marwanide, Aḥmad b. Marwān Muḥammad ad-Dawla, que Basile II s'appuya et l'empereur lui accorda la haute dignité de magistre et la charge de duc de l'Orient vers l'an mil[18]. On a parfois considéré que la charge de duc et celle de domestique des Scholes étaient équivalentes, mais ce ne peut être le cas. Le titre symétrique, celui de duc d'Occident, se distinguait bien de la charge de domestique des Scholes d'Occident. En Occident le duc commandait les *tagmata* de Macédoine, alors que le domestique des Scholes avait en principe compétence sur tous les thèmes d'Occident. La charge réellement exercée par le Marwanide reste plus mystérieuse, mais il faut sans doute y voir une sorte de délégation

---

14. *Yaḥyā d'Antioche* III, 163.
15. BIANQUIS T. (1986-1989), 509.
16. BIANQUIS T. (1986-1989), 563-564.
17. RIPPER Th. (2000), p. 112-113.
18. *Yaḥyā d'Antioche* II, 460.

de police par l'empereur pour surveiller la région de la Mésopotamie, au moment où l'Empire souhaitait alléger son dispositif de défense dans la région vers l'an 1000, quand il concentrait ses efforts militaires sur le front bulgare. Asolik de Tarôn affirme que les troupes de la Quatrième Arménie et du Tarôn devait ête mises à sa disposition, c'est-à-dire que des troupes impériales étaient placés sous le commandement d'un émir resté indépendant[19].

L'invasion seldjoukide redessina la carte politique de la région, tant du côté byzantin que du côté arabe. L'arrivée de bandes turcomanes dans les années 1060 en Mésopotamie et en Syrie du nord affaiblit le pouvoir des nomades arabes avec lesquels les Byzantins avaient oué depuis un siècle des liens complexes, mais qui sauvegardaient l'équilibre régional. L'Empire ne changea pas de méthode pour protéger ses nouvelles frontières, mais reconstituer un tel réseau d'alliances demandait du temps et de bien peser le choix des bons alliés. L'Empire rétablit des Etats tampons, choisissant de s'appuyer de façon préférentielle sur les Seljoukides de Nicée. Ainsi Abū'l Qāsim, chargé de la régence après la mort de Sulaimān et menacé par les Seldjoukides d'Iran, fut reçu en grande pompe à Constantinople et reparti honoré de la dignité de sébaste qui l'inscrivait au rang des parents de l'empereur. Plus tard le sultan danishmendide fut honoré par l'empereur Manuel Comnène de la même dignité et fut compté au nombre des *douloi* de l'empereur. Ces alliances se révélèrent beaucoup plus fragiles et circonstantielles, car elles étaient conclues avec des partenaires temporairement en position de faiblesse, mais d'égale force.

En Occident, le front passait par l'Italie du Sud et par la Sicile, car les Byzantins depuis le XIe siècle avaient repris l'initiative. Leur meilleur général, George Maniakès, remporta de grands succès dans l'île, préfigurant la conquête normande. Les Byzantins profitèrent des rivalités fratricides qui opposèrent les émirs de Sicile, en s'efforçant d'attirer de leur côté des émirs siciliens qui se sentaient menacés par les armées venues d'Ifrikya. Aḥmad al-Akḥal l'émir de Sicile fit alliance avec l'empereur Michel IV et fut honoré de la dignité très élevée de magistre, son fils ayant été envoyé à Constantinople[20].

Dans quelle catégorie, fallait-il ranger ces bénéficiaires des largesses impériales, parmi les *philoi* ou les *douloi* ? Kékauménos, au XIe siècle, conseille aux maîtres de territoires voisins de l'Empire, pas seulement aux Arabes, de se méfier des largesses impériales. Bon connaisseur de la terminologie diplomatique en usage dans l'Empire depuis des siècles, explique que dans une première phase, l'empereur cherche à séduire l'intéressé et, lorsqu'il y réussit, le bénéficiaire est inscrit au nombre des *philoi* de l'empereur. Si l'archonte redemande des bienfaits avec trop d'insistance, il peut les obtenir, mais il passe alors au statut de *doulos*. Le *doulos*, tout en n'impliquant pas d'être un esclave, suppose une soumission plus forte que celle d'un *philos*. Il est considéré, en quelque sorte, comme un sujet de l'empereur et peut être

---

19. Asolik de Tarôn (1917), 163.

20. *Ioannis Scylitzae Synopsis historiarum* (1973), 398 ; FELIX W. (1981), 204-205.

traité comme tel, c'est-à-dire être emprisonné. Kékauménos recommande donc de ne venir qu'une seule fois se présenter personnellement au *basileus*[21].

En Orient, les princes arabes, notamment en Orient ont pris la place des Arméniens absorbés progressivement dans l'Empire. Dans le *De administrando imperio*, la dignité de magistre, à cette époque une des plus hautes de l'Empire et celle immédiatement inférieure de patrice, sont distribuées presque exclusivement à des Arméniens ou des Géorgiens[22]. Ensuite pour reconstituer le long de la frontière orientale une chaîne d'Etats amis, les *basileis* devaient se tourner exclusivement vers des émirs de la frontière, tout en continuant leurs libéralités à l'égard des souverains géorgiens restés indépendants[23]. Les empereurs traitaient avec les émirs comme avec les autres souverains voisins, sans qu'on puisse déceler une quelconque influence de la religion et, à l'inverse, les émirs s'alliaient sans état d'âme avec l'Empire chrétien, d'autant que, comme à Alep, une partie importante de la population était chrétienne[24]. Lorsque des conflits éclataient, c'étaient des guerres comme les autres et l'esprit de *djihad* s'était presque éteint[25]. Le principal responsable militaire de la région, le duc d'Antioche, servait constamment d'intermédiaire entre les émirs et le *basileus*.

La conquête normande, qui a privé l'Empire de ses possessions italiennes, a mis fin à ce système, en Occident, car l'Empire n'a plus de frontière commune avec les musulmans de Sicile qui, eux-mêmes ont été chassé par les Normands du comte Roger, frère de Guiscard. La politique d'attraction des élites se poursuit en Italie sous les Comnènes, mais elle est désormais exclusivement dirigée vers les Latins.

En revanche, l'arrivée des Turcs et la perte de l'Asie Mineure n'ont pas fait cesser l'octroi de dignités aux princes étrangers, mais la signification de cette générosité est plus explicite. Selon Ibn al-'Adīm, le chef turc Asad ad-Dawla 'Aṭīya reçut argent et dignités de la

---

21. LITAVRIN G. G. (1972), §221.

22. Cf. MARTIN-HISARD B. (2000), 376-380, pour les archontes arméniens. Les Italiens les plus favorisés, les princes lombards sont au mieux *anthypatoi*-patrices, les ducs de Venise et de Naples, *hypatoi*, mais ceux de Venise progressèrent par la suite [MARTIN J.-M. (2000), 619-628].

23. Traditionnellement, le maître du Tao-Klardjeti était titré curopalate, ce qui le mettait au-dessus de tous les autres alliés locaux de l'Empire. Les principaux nobles de la cour du curopalate David étaient eux-mêmes honorés de très hautes dignités à la fin du Xe siècle. Les membres de la famille de Tornik le moine, fondateur d'Iviron, comptaient des protospathaires, des patrices et même des magistres, dont certains tombèrent au service de l'Empire [cf. *Iviron* I (1985), 15-17]. Au cours de la seconde moitié du XIe siècle, les empereurs, dont Michel VII, qui avait épousé Marie d'Alanie, puis Nicéphore III, qui l'épousa à son tour, continuèrent à favoriser les élites venues du Caucase, notamment d'Alanie, dont ils espéraient un secours contre les Turcs seldjoukides.

24. Le vizir de Ṣāliḥ était chrétien, sans doute nommé Théodore, qui succomba avec lui lors de sa défaite face aux Fatimides [ZAKKAR S. (1971), 102].

25. MICHEAU (1998), 550.

part des Byzantins[26]. Accepter les dignités offertes par le basileus, c'est accepter le maître de Constantinople comme un souverain. Les bénéficiaires, Danishmendides et Seldjoukides, ont facilement reçu ces honneurs, sans doute parce qu'ils occupaient d'anciens territoires byzantins en Anatolie et que ces dignités leur donnaient du prestige auprès de leurs sujets grecs. C'était aussi la concrétisation de la *philia* avec l'empereur, qui les mettait, en principe à l'abri d'une attaque du basileus et leur laissait tout loisir de guerroyer en Anatolie orientale. Les princes arabes, puis, à un moindre degré, les émirs turcs ont été intégrés au réseau de clients que la diplomatie byzantine s'efforçait de constituer sur toutes les frontières de l'Empire. Selon la tradition, aussi que prime aux extérieurs sur les extérieurs[27].

Si on compare les dignités octroyées par les *basileis*, on voit que les « archontes » établis en Orient ou en Sicile furent favorisés par rapports à ceux venus de l'Occident latin ou du monde slave et des steppes jusqu'au milieu du XIe siècle. A partir du règne des Comnènes, cet avantage disparaît, si le Seldjoukide de Nicée et, pour des raisons familiales, l'*exousiokratôr* des Alains, Rosmikès[28], peuvent encore prétendre à la nouvelle et haute dignité de sébaste, le doge de Venise obtient celle de protosébaste, le joupan de Serbie, celle de sébaste[29]. Byzance reconnaît la prépondérance croissante de l'Occident en Méditerranée.

BIBLIOGRAPHIE

Sources :

Asolik de Tarôn (1917), *Histoire Universelle*, traduite de l'arménien et annotée par F. MACLER, Paris.

Ioannis Scylitzae Synopsis historiarum (1973), rec. I. THURN (CFHB. Series Berolinensis 5), Berlin – New York.

26. CAPPEL A. (1994), 131.

27. LITAVRIN G. G. (1972), 95 : jamais Romain III Argyros n'aurait promu un Varange ou un Franc à la dignité de patrice.

28 SEIBT W. (1978), n° 170.

29. CHEYNET J.-Cl (2008), 89-97.

KOLTSIDA-MAKRÈ I. (1996), *Βυζαντινά μολυβδόβουλλα συλλογής Ορφανίδη-Νικολαΐδη Νομισματικού Μουσείου Αθηνών*, Athènes.
LITAVRIN G. G. (1972), *Sovety i rasskazy Kekavmena (Cecaumeni consilia et narrationes),* Moscou.
MCGEER E. – J. NESBITT – N. OIKONOMIDES (2001), *Catalogue of the Byzantine Seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art*. vol. 4. *The East* (Dumbarton Oaks Research Library and Collection), Washington D.C.
ROSTOVTSEW M. – M. PROU (1900), *Catalogue des plombs de l'Antiquité, du Moyen Âge et des Temps modernes, conservés au Département des Médailles et des Antiques de la Bibliothèque Nationale*, Paris.
Yaḥyā d'Antioche II (1932) *Histoire de Yaḥyā-ibn-Sa'īd d'Antioche, Continuateur de Sa id-ibn-Bitriq*, éd. et trad. par I. KRATCHOVSKY, A. VASILIEV, *PO* 23 (1932) 347-520.
Yaḥyā d'Antioche III (1997), éd. par I. KRATCHOVSKY, traduction française annotée par Françoise MICHEAU et G. TROUPEAU, *PO* 47, fasc. 4.

Littérature secondaire :

BEIHAMMER A. (2004) , Die Kraft der Zeichen : symbolische Kommunikation in der byzantinisch-arabischen Diplomatie des 10. und 11. Jahrhunderts, *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik* 54 159-189.
BIANQUIS T. (1986-1989), *Damas et la Syrie sous la domination fatimide (359-468/969-1076) : essai d'interprétation de chroniques arabes médiévales*. 2 Vol. (Publications de l'Institut français de Damas), Paris.
CANARD M. (1951), *Histoire de la dynastie des H'amdanides de Jazîra et de Syrie*, Alger.
CAPPEL A. (1994), The Byzantine Response to the Arab (10th-11th centuries), *Byzantinische Forschungen* 20, 113-132, Amsterdam.
CHEYNET J.-Cl. – C. MORRISSON – W. SEIBT (1991), *Les sceaux byzantins de la collection Henri Seyrig*, Paris.
CHEYNET J.-Cl., (1998), Théophile, Théophobe et les Perses, dans *Byzantine Asia Minor* (6th-12th), éd. St. Lampakès, 39-50, Athènes.
CHEYNET J.-Cl., (2008), La place de la Serbie dans la diplomatie byzantine à la fin du XIe siècle, *Zbornik Radova vizantološkog Instituta* XLV, 89-97.

DÖLGER F. (2003), *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*. 1. Teil.2 Zweite Auflage neu arbeitet von A. MÜLLER unter verantwortlicher mitarbeit Al. BEIHAMMER, Munich.

FELIX W. (1981), *Byzanz und die islamische Welt in früheren 11. Jahrhundert* (Byzantina Vindobonensia 14), Vienne.

MARTIN J.-M. (2000), *L'Occident chrétien dans le* Livre des Cérémonies*, II, 48*, dans *Travaux et Mémoires*, 13, 617-646.

MARTIN-HISARD B. (2000), Constantinople et les archontes caucasiens dans le *Livre des cérémonies*, II, 48, *Travaux et Mémoires*, 13, 359-530.

MICHEAU Fr. (1998), Les guerres arabo-byzantines, vues par Yaḥyā d'Antioche chroniqueur arabe melkite du Ve/XIe siècle, *EUPSYCHIA, Mélanges offerts à Hélène Ahrweiler,* (Byzantina Sorbonensia, 16), Paris.

RIPPER Th. (2000), *Die Marwāniden von Diyār Bakr. Eine kurdische Dynastie im islamischen Mittelalter*, Würzburg.

SEIBT W. (1978), *Die byzantinischen Bleisiegel in Österreich*. I, *Kaiserhof*, Vienne.

SHAHÎD I. (1959), The Patriciate of Arethas, *Byzantinische Zeitschrift* 52, 321-343.

SHAHÎD I. (2001), Sigillography in the Service of History, *Novum Millenium. Studies on Byzantine History and Culture dedicated to Paul Speck*, 369-377, Aldershot.

WASSILIOU Al.-K. – W. SEIBT (2004), *Die byzantinischen Bleisiegel in Österreich. 2, Zentral- und Provinzialverwaltung*, Vienne.

ZAKKAR S. (1971), The Emirate of *Aleppo*, 1004-1094, Beyrouth.